

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
 hippodrome
 douai scène nationale

LES MURS PORTEURS

Cyril Gelblat

Après deux courts-métrages,

Âges ingrats (2002)

le Ballon prisonnier (2003)

(Le premier évoque le vieillissement et le deuxième porte sur la relation entre un père et son fils, un père qui se réalise au travers de son fils en voulant qu'il devienne joueur de football professionnel.)

Cyril Gelblat

dirige son premier long,

les Murs porteurs,

et se retrouve presque instinctivement, spontanément derrière la caméra, le hasard plus que l'acharnement l'y ayant amené.

C'est donc de manière viscérale, charnelle qu'il aborde ce premier film centré sur les liens familiaux, la transmission, le cheminement de personnages blessés par leur passé, leurs souvenirs, des fondations qui sont pourtant celles de leur identité profonde. C'est au travers de ce récit que Cyril Gelblat s'est lui-même trouvé, une aventure aux contours profondément personnels sans l'être réellement.

2005 (sortie France : 9 juillet 2008) - France - couleur - 1h32

film de **Cyril Gelblat**

scénario : **Cyril Gelblat** et **Agnès de Sacy** - image : **Jean-Marc Fabre** - montage : **Emmanuelle Castro, Thomas Marchand** et **Nathalie Hubert** - premier assistant réalisateur : **Shirel Amitav** - décors : **Manu de Chauvigny** - costumes : **Esther Walz** - musique : **Ali N. Askin** - maquillage : **Laurence Otteny** - casting : **Richard Rousseau** - production : **Delante Films** - producteurs : **Caroline Adrian, Christoph Hahnheiser** et **Antoine Rein** - distributeur : **Zelig Films**.

avec : **Miou-Miou** (Judith Rosenfeld), **Charles Berling** (Simon Rosenfeld), **Giovanna Mezzogiorno** (Manou), **Shulamit Adar** (Frida Rosenfeld), **Dominique Reymond** (Solange Weil), **Anaïs Demoustier** (Mélanie Rosenfeld), **Guillaume Romain** (Julien), **Félicien Juttner** (Thibaud), **Julie Judd** (Eloise), **Romain Goupil** (Alain Tanzerman), **Sophie Duez** (la mère de Mélanie), **Isabelle Sadoyan** (Mme Mouchet), **Mathieu Carrière** (André), **Carlo Brandt** (Gros Lambert), **André Oumansky** (Motteck), **Denis Krali** (l'ex-fiancé), **Armelle Lacteur**, **Patrick Mimoun**, **Gilda Albertoni**.

COURT MÉTRAGE : RÉSISTANCE AUX TREMBLEMENTS

2007 - France - couleur - 15 mn

film d'**Olivier Hems** (réalisation et scénario) - image : **Olivier Chambon** - montage : **Agnès Bruckert** - décors : **Véronique Assens** - son : **Nicolas Favre** - production : **Les Films au long cours**

avec : **Jérôme Laguzet, Andreer Virgile, Bernard Blancan, Esther Gorintin**

Une mystérieuse vieille dame habite un immeuble désaffecté. Seule, têtue, bien qu'elle vive sans électricité, cette dernière locataire ne semble pas décidée à partir.

Film à l'élégance sombre et à la beauté saisissante, *Résistances aux tremblements* retrace la rencontre aux accents irréels, entre les murs d'un immeuble en ruine, d'une vieille dame dont la mémoire déborde et d'un homme semblant proprement descendu du ciel. Il est rare d'évoquer la mort qui rôde, l'oubli et la perte qui lui sont liés, à travers des moments de vie à l'intensité si dense. Entre autre plaisir non négligeable, le film offre également celui de retrouver Esther Gorintin, l'inoubliable interprète de *Voyages*, d'Emmanuel Finkel, et Bernard Blancan, récompensé au festival de Cannes 2007 pour son interprétation dans *Indigènes*, de Rachid Bouchareb. Les deux acteurs, en harmonie, évoluent au bord de ce gouffre, avec une magie palpable à l'écran. Et parviennent à nous faire sentir combien les traces laissées par les hommes dans les lieux qu'ils investissent sont leurs histoires, leurs destins, bien plus que l'humidité ou les tâches sur les murs. **R.A.D.I**

ENTRETIEN AVEC CYRIL GELBLAT

Cyril Gelblat - *Les Murs porteurs* n'est pas un récit autobiographique, mais je me suis inspiré évidemment de choses qui se passent autour de moi. J'ai eu envie d'écrire cette histoire à la mort de ma grand-mère, car j'ai eu la sensation de ne pas avoir fait mon devoir de mémoire et de m'être désintéressé de tout ce qui pouvait se rapporter à mon identité. Si ce n'est pas exactement mon histoire personnelle, elle en découle. C'est d'ailleurs étrange car le film ayant été tourné il y a déjà quelque temps, je m'en étais éloigné. Je ne l'ai revu que récemment lors d'un festival et je l'ai alors regardé différemment. Je me suis rendu compte qu'il y avait énormément de moi et de mon rapport aux autres dans chacun des personnages. Je me disais naïvement que le fait de faire un film transgénérationnel sans aborder les problématiques d'un garçon de 28 ans faisait que je ne parlais pas de moi dans ce film, c'est évidemment le contraire. De la même façon on m'a fait remarquer dernièrement, qu'il y avait quelque chose de très matriarcal dans mon rapport à la famille, à l'image des familles italiennes. Je désirais parler de l'identité, mais sans qu'elle soit marquée par une culture. Je voulais éviter de centrer mon film sur une communauté, même si j'en évoque une, je tenais à faire un film plus universel, tout en parlant d'une communauté, je ne voulais pas faire un film communautariste. Finalement il reste personnel, autour d'une communauté, mais il y a cette dimension qui m'importait, plus large, plus universelle. À l'époque du tournage j'étais trop dans une logique opérationnelle, celle de rechercher une vérité pour chaque séquence en m'interrogeant sur la distance justement que je devais prendre en tant que metteur en scène, dans mon rapport au propos et aux personnages, j'en ai oublié mon propre rapport avec cette histoire, il revient en force aujourd'hui.

Comment s'est ensuite construit ce trio, ce cheminement entre ces trois personnages, ancrés chacun dans leurs blessures, leurs désirs et leurs peurs, la famille a-t-elle été immédiatement la ligne conductrice du récit ?

Étrangement, après ce que je viens de dire, à l'origine, n'était pas de parler de la famille, mais plus du cheminement de trois femmes, trois femmes représentant trois générations différentes. Je souhaitais alors écrire un film dont le seul lien serait le rapport que trois femmes

Les lieux comptent beaucoup pour les personnages déracinés de Cyril Gelblat, le réalisateur. Ceux que Frida et son mari ne retrouvent plus, en Pologne. Et ceux qu'ils protègent et dont ils ne peuvent se détacher. Par petites touches, Gelblat met en scène la chronique d'une famille juive, solidaire mais déstructurée, qui affronte la maladie pour les plus vieux, le passage à la cinquantaine pour les enfants et l'émancipation des petits-enfants. Le scénario étale sans bruit les bouleversements que chacun doit surmonter. Le casting, efficace, superpose trois générations de comédiens et donne, autour de Charles Berling, le plaisir de redécouvrir Shulamit Adar, de retrouver une Miou-Miou toujours impeccable ainsi qu'une Anaïs Demoustier dans un beau rôle d'adolescente. Un premier film parfaitement maîtrisé.

Guillaume Tion - Monsieur Cinéma

entretiendraient avec leur corps, avec le temps qui passe et leur propre vieillissement, trois femmes qui se seraient croisées dans le cabinet d'un gynécologue, idée que je trouve aujourd'hui assez banale, et le personnage de Simon n'existait pas dans ce premier récit. J'ai trouvé mon film progressivement en prenant conscience soudainement que c'est à travers un lien de filiation que ces différents personnages pourraient avoir plus de profondeur. J'ai alors lié les personnages et décidé de me poser sur les réactions d'un frère et d'une sœur face à la déchéance de leur mère, montrer comment ils peuvent le vivre différemment, comment l'un peut l'aborder de façon frontale et l'autre de manière transversale. Pour moi c'est ce propos qui a amené l'émotion et pas quelque chose de trop factuel qui était le cheminement de leur mère vers la mort, je voulais éviter le pathos de cette réalité.

Sa dérive est pourtant bouleversante, il y a certaines séquences vibrantes ayant une puissance dramatique directe ?

Je me suis beaucoup interrogé sur l'émotion et j'en ai beaucoup parlé avec mes partenaires. En tant que spectateur j'ai un rapport à l'émotion qui n'est pas évident : dès que je sens que l'on cherche à me la faire ressentir, je me braque. J'aime l'idée que l'émotion puisse arriver par des ruptures plus anodines et j'ai essayé de travailler en ce sens, sans tomber dans les poncifs de la distanciation totale, typique pour le coup souvent d'un cinéma assez froid. J'ai voulu avoir une spontanéité avec l'émotion, mais qu'elle vienne de choses plus charnelles, plus sensorielles que factuelles tout en évitant une trop grande facilité. C'est difficile de trouver une harmonie, un bon entre-deux entre trop d'émotivité ou trop de froideur. C'était mon premier enjeu et je me suis efforcé d'apporter une tendresse par des images simples, évidentes, des séquences de vie comme le fait de masser son fils, de s'endormir près de sa mère, de la regarder dormir, des séquences quotidiennes créant naturellement de l'émotion et non de l'émotionnel.

Les Murs porteurs, quelle est pour vous la symbolique ce titre ?

La symbolique des lieux est fondamentale pour moi, dans ce que je voulais raconter. Les murs porteurs c'est ce que l'on ne peut pas enlever et il y a un parallèle entre l'identité, la transmission et la symbolique des lieux, avec le retour dans ce lieu de leur enfance. Il est possible de s'écarter de sa culture, de ses origines, de se construire différemment mais chacun garde forcément en lui certaines fondations, certaines résonances de son passé, liées parfois à un lieu précis. J'aimais l'idée que les enfants s'affrontent sur le destin de ce lieu, que Simon veuille de prime abord vendre cet appartement alors que ce qu'il vit dans le film le ramène frontalement à ce lieu. C'est lui qui va y chercher sa mère, qui retourne dans l'agence de communication, qui touche le papier peint qu'il reconnaît alors que Judith ne se retrouvera de nouveau dans ce lieu qu'à la séquence de fin. Il y a un rapport très fort au lieu qui me plaisait, je tenais à ce qu'ils soient habités et y faire ainsi revenir Frida de manière instinctive, animale. La résolution du film pour moi, c'est qu'ils finissent par réinvestir ce lieu alors désincarné, c'est la raison pour laquelle d'ailleurs j'ai voulu y installer temporairement une agence de communication, une image très contemporaine alors que je voulais que le film soit intemporel, et cette intemporalité on la retrouve lors de cette dernière scène. D'ailleurs cette même histoire d'une vieille dame atteinte de la maladie d'Alzheimer et qui revient à l'endroit où elle a habité par le passé est arrivée à des amis après mon tournage. Quand ils me l'ont racontée, ça m'a bouleversé.

Dossier de presse (extraits)

À seulement 28 ans et pour son premier long métrage, Cyril Gelblat vise haut : son film parle d'identité et de mémoire à travers le portrait d'une petite tribu juive parisienne. Malgré quelques scènes trop démonstratives, il réussit son pari. Frida, atteinte de la maladie d'Alzheimer, retourne sans cesse à son ancien appartement, à la recherche de son mari (mort depuis longtemps). Ses enfants, une mère au foyer divorcée un peu paumée et un journaliste content de lui, découvrent lentement l'ampleur de la maladie. Le corps qui s'abîme, les souvenirs qui se dérobent et la mort qui s'approche chamboulent l'équilibre de cette famille.

Autour de l'appartement, lieu symbolique, virevoltent un Charles Berling épatant en frère envahissant, une Miou-Miou parfaite en femme effacée mais forte, des petits-enfants pleins de projets (studio, mariage...) et une ravissante locataire, personnage extérieur et salvateur. Avec audace, le réalisateur met en scène le lien charnel entre les générations : Miou-Miou masse sa mère dans une longue scène très touchante. Berling, lui, la regarde dormir, éberlué de la découvrir aussi vulnérable. Sans se départir d'une tendresse infinie pour ses personnages, cet auteur prometteur signe un film très juste, jamais tire-larmes, et au fond, assez gai.

Juliette Bénabent Télérama, Samedi 12 juillet 2008

Cette chronique du temps qui passe et qui casse est une belle surprise où la gravité des propos se pare de pudeur et de délicatesse. Si Cyril Gelblat a placé ses portraits croisés dans un milieu juif ashkénaze, c'est sans doute parce qu'il le connaît bien et que la mémoire et sa transmission y ont une importance majeure. Mais, ce faisant, il parle à tous, car les liens familiaux, qu'on les rejette ou qu'on les accepte, sont d'évidence un universel. Cyril Gelblat met ici une réalisation simple, sans esbroufe stylistique mais subtile, au service de sa narration et de ses personnages. Il pratique l'ellipse avec une maîtrise et un talent rares. Il évite ainsi le piège de l'émotionnel et du pathos lacrymal, mais ne se prive ni ne nous prive cependant d'une émotion empreinte de dignité et d'honnêteté. Deux scènes de Miou-Miou (formidable Judith, son plus beau rôle depuis longtemps), l'une de larme : discrètes quand sa mère ne la reconnaît plus et l'autre de fou rire post-coïtum raté, sont à ce titre exemplaires. En parsemant son récit de notations en résonance (la très belle scène où Simon regarde le corps de sa mère endormi répond à celle où il a contemplé celui de Manou après l'amour...) le réalisateur donne à voir et à ressentir le flottement douloureux de ses personnages, qui sont tous au moment de la disparition psychologique puis physique de la mère, à un carrefour amer (au sens marin) de leurs vies. La remarquable distribution (Miou-Miou magnifique on ne le dira jamais assez, et tous les autres épatants) contribue bien sûr à cette très jolie réussite.

M.O - Fiches du Cinéma